

3 mois 6 mois 1 an  
 France et colonies..... 70 f. 130 f. 250 f.  
 Etranger (Affranchis-  
 sement réduit ..... 100 f. 190 f. 360 f.  
 Etranger (autres pays) 125 f. 235 f. 440 f.

LE NUMERO : 1 franc

# JOURNAL DES DÉBATS

## POLITIKES ET LITTÉRAIRES

LUNDI 14 ET MARDI 15 JUIN 1943

REDACTION ET ADMINISTRATION

PROVISOIREMENT

9, Rue du Port, CLERMONT-FERRAND  
Téléph. Rédact. et Administr. 67-01

Adresse télégraphique :

DEBATS-AVENIR-CLERMONT-Fd

Compte Chèques Postaux - Clermont-Fd 28.495

### CHRONIQUE DE LA VIE INTELLECTUELLE

#### ROMANS

La critique, en tant qu'elle jugerait, a écrit M. Paul Valéry, consisterait dans une comparaison de ce que l'auteur a entendu faire avec ce qu'il a fait effectivement. » Le roman de M. Maxence van der Meersch, « Corps et Âmes » (éditions Albin Michel) demande, en effet, à être rapporté aux intentions de son auteur. Autrement, il serait difficile et vain d'en parler. Tout ce qu'on pourrait dire, qu'il est l'œuvre d'un grand travail, qu'il a exigé beaucoup d'observations et d'études, qu'il se prononce sur de hautes pensées, cacherait mal le peu d'intérêt qu'on y trouve du point de vue de l'art du roman. Et il est vrai que c'est un livre qui intéresse à peine la littérature.

Qu'a voulu M. van der Meersch ? Il semble qu'il ait beaucoup rêvé à la maladie et au mal. Il a vu la lutte des malades et des médecins. Il a discerné chez les premiers une sorte de vérité généralement ignorée des seconds. Il a recherché si l'art médical, fragmentaire, matérialiste, sans lumière sur la destinée de l'homme, ne méconnaissait pas les malades en soignant les maladies. Il a finalement pris parti contre la médecine classique et développé avec enthousiasme les conceptions qui mettent les régimes au premier plan. A partir de là, son livre s'étend comme une longue suite d'épisodes où l'on voit un jeune médecin, fidèle à la misère et à la souffrance, revenir à la voie droite de l'art de guérir et même à l'amour de Dieu, tandis que les professeurs de faculté et les chirurgiens célèbres finissent dans le mensonge ou le désespoir.

Les thèses, dans le roman de M. van der Meersch, ne sont pas cachées, et c'est ce qui en fait l'honnêteté. Rien d'ambigu dans son dessein. Il s'est donné pour rôle de convaincre le

public. Il se sert de la fiction pour le persuader de problèmes véritables. Il mêle ouvertement le vrai et le faux pour rendre le vrai plus frappant. Que lui importe qu'on lui dise qu'un roman ne peut rien prouver ? Il lui a justement plu d'employer le roman comme un moyen d'exposition, sinon comme un moyen de démonstration. Et il a prétendu tirer du mensonge assez d'agrément et de vraisemblance pour nous séduire à une vérité sévère et difficile. On ne peut donc lui reprocher d'avoir écrit un roman à thèse ; c'est ce qu'il a voulu ; il a pris sur lui généreusement les risques d'un genre décrié et presque impossible à défendre.

Peut-être le tort de M. van der Meersch est-il venu de son ambition qui l'a conduit non seulement à exprimer ses idées sur l'art médical et la foi, mais aussi à faire des tableaux de mœurs, à peindre ce qu'il jugeait. Sa méthode romanesque est le réalisme traditionnel ; et l'on sait ce que devient le réalisme lorsqu'il s'applique aux milieux médicaux, aux descriptions d'hôpital, aux scènes d'étudiants. M. van der Meersch ne nous a rien épargné : avortements et césariennes par douzaine, asiles et sanatoria, morgues et amphithéâtres, il a utilisé sans mesure la violence des situations, l'horreur des circonstances que bien des écrivains avant lui avaient mises à la disposition des amateurs de curiosités. On se demande en vain ce que l'auteur a espéré de la répétition de scènes presque identiques. Rien de plus monotone que ces ventres ouverts, ces organes pourris, cet abus de sang et de microbes. On dirait qu'ayant réuni consciencieusement beaucoup de connaissances savantes, il n'a pas voulu nous en priver et a étendu à la mesure de sa documentation son livre qui est devenu, à son insu, une sorte

de catalogue des maladies rares et des opérations singulières. L'excès de cette science la rend d'ailleurs un peu fragile. Elle nous embarrasse de son indiscretion et se montre trop pour ne pas paraître douteuse.

Il est à craindre que le succès ne supprime le livre que M. van der Meersch avait rêvé. Ses thèses plairont à quelques-uns, ses descriptions à un plus grand nombre, et la vulgarité des détails recouvrira le souci spirituel qui devait éclairer l'ensemble. On ne peut même penser qu'un tel roman peigne avec trop de complaisance le monde lourd et sans âme dont il annonce la déchéance. La peinture de ces milieux matérialistes est pittoresque. Elle ne donne en aucune façon le sentiment d'une vie fermée, d'un destin impossible. Elle consiste en une imagerie barolée qui s'ajuste, d'une manière extérieure, à des vues théoriques.

L'impression d'un monde clos, sans espoir et sans issue, que M. van der Meersch a vainement cherché à nous rendre sensible par son grand travail réaliste, Mlle Alice Rivaz nous l'impose dans son petit roman, « Nuages dans la main » (éditions Séquana), avec une simplicité qui mérite bien d'être mise en valeur. Ce roman de début, que présente une préface de M. Edmond Jaloux, n'est pas exempt de procédés, de maladresses, d'imitations irritants ; il est souvent écrit

d'une manière étrange, et les expressions d'origine locale s'y doublent de négligences malheureuses. Mais, avec tous ces défauts d'ailleurs superficiels, il conserve un rare pouvoir de suggestion qui ne doit rien à l'intrigue et presque rien aux arrangements d'auteur. Par une brève histoire, Mlle Rivaz nous introduit dans un monde étouffant où elle nous enferme définitivement avec ses héros, sans nous laisser l'espérance d'un changement quelconque pour plus tard. Pendant quelques heures ses personnages luttent sous nos yeux pour se libérer. L'un, accablé par un médiocre travail de bureau, rêve de donner sa démission et de devenir un bon paysan dans le Midi ; l'autre, employé au même bureau, trahit sa fiancée pour un femme qui l'aime et qu'il désire. Durant toute la journée, nous voyons ces deux personnages errer avec leurs complices auprès de la porte dont ils voudraient passer le seuil. A quoi bon ! Le premier ne donne pas sa démission, ne la donnera jamais ; le second cède inutilement à son désir qui ne lui laisse ni souvenir, ni blessure. Leurs rêves ne sont que « des nuages dans la main ».

L'une des qualités de Mlle Rivaz est d'avoir su enfermer dans un temps très court le mouvement achevé de deux existences. Ce qui se passera le lendemain est sans importance. Tentation nouvelle pour échapper

à l'asservissement, renonciation totale, sourde révolte, tout cela est indifférent, interchangeable ; les événements n'ont plus de sens pour ces êtres sans force qui n'ont pu triompher de leur condition. On a le sentiment accablant que, pour deux hommes, et peut-être pour tous, l'histoire, la possibilité d'un renouvellement par le dedans et par le dehors, vient de prendre fin. Il n'y a plus rien à attendre de l'avenir, parce qu'il n'y a pas d'avenir : le temps s'est vraiment arrêté. Une autre particularité de ce roman est le caractère tout intérieur — et cependant insurmontable — de la fatalité à laquelle il nous condamne. Ce n'est pas à l'hostilité des hasards extraordinaires que les hommes succombent ; le destin est en eux sous la forme d'une volonté trop faible, d'un désir lâche qui ne survit pas à sa satisfaction, d'une rêverie trompeuse où s'épuise, sans se nourrir, l'espoir d'une action véritable. Saintagne et Lorenzo ne sont pas des nihilistes pathétiques qui sauvent de leur naufrage au moins le souci de s'en plaindre ; tout est faible, tout est effacé dans le sort qu'ils se donnent, et même le sillage qu'ils laissent derrière eux, le qu'importe, l'à quoi bon que signifient leurs tentatives manquées, s'évanouissent sans prétendre à la moindre importance, aussi inutiles que les simulacres d'hommes dont ils nous représentent la défaite.

Le roman de M. André Dhotel, « Le Village pathétique » (éditions Gallimard), nous éloigne de plus en plus du réalisme avec lequel, cependant, il ne réussit pas à briser sans dommage. Ce livre est d'un écrivain encore jeune, assez rare, qui n'obéit qu'à soi et tire sans effet du langage un son nu et énigmatique, presque toujours le même. La première impression que nous donnent ses héros est d'être transparents. M. Dhotel parle d'eux à petites phrases simples, sans détour ; il décrit ce qu'ils font, il les suit dans leurs aventures, il dit ce qu'ils pensent : ils nous sont de pur cristal. Cependant, une sorte de paresse marque aussi cette description qui n'est pas si complète que l'essentiel ne lui manque. Distrait, l'auteur semble oublier certains renseignements sans lesquels nous ne savons rien ; rêveur, il renonce à révéler des secrets qui demanderaient trop d'étude et qui fuient toujours le langage. Cela conduit le lecteur à un sentiment singulier. S'il voit, pense-t-il, si clairement à travers ces personnages, si son regard les traverse sans que la plus faible réfraction le devie, c'est qu'ils sont toute clarté, toute pureté, et cette transparence est justement le propre de ce qui ne se laisse pas voir, de ce qui a assez de simplicité, de discrétion, d'absence pour ne pas tenir la vision ; c'est le mystère du jour ; c'est la grâce de

l'incognito de la lumière. Les héros de M. Dhotel ont donc cette vérité qui les soustrait aux ombres, à la profondeur ; ils sont comme des êtres à deux dimensions auxquels les artifices du relief, de la perspective, ne prêtent aucun faux mystère. Seulement, il leur faut aussi s'agréger au monde, vivre, prendre part à la conduite commune, et les ennuis commencent. Dans « le village pathétique », Odile et Julien s'arrêtent à une commune des Ardennes et leur présence jette le trouble parmi les habitants. Ces jeunes gens qui, à peine mariés, songent au divorce, trop semblables pour vivre d'accord, trop proches pour se séparer jamais, commettent l'erreur d'ignorer leur vraie nature ; l'un, qui est au fond poète, s'obstine à vouloir être mécanicien ; l'autre, d'une beauté éclatante, est étonnée des drames qu'elle provoque ingénument. Bientôt les catastrophes éclatent, les expériences malheureuses se succèdent. Ce n'est pas que l'esprit d'entreprise de ces jeunes gens soit tout à fait déraisonnable ; il y a au contraire du bon sens, de l'application, du sérieux dans leur conduite, mais ce sérieux pousse l'humanité ordinaire à des extravagances, et on les rend responsables de la folie des autres. Enfin, après quelques péripéties, le roman se termine sur l'espoir d'une réconciliation. Odile et Julien cessent de se quereller, et le village pathétique leur promet la paix.

Le sujet de ce livre est, dans un certain sens, celui-ci : comment, pour des héros de roman, prendre pied dans la réalité ? Comment peuvent-ils devenir, des paysans, s'occuper, faire œuvre pratique sans provoquer une rupture d'équilibre ? Il faut reconnaître que cette question a embarrassé l'art même de M. Dhotel. L'amalgame entre la réalité et les

personnages se fait mal ; le village, malgré les comparses qu'il y glisse, semble de fantaisie ; on le prend difficilement au sérieux, et les drames sont comme allégés de leurs conséquences par cette fragilité qu'on suppose à leurs protagonistes. Le vrai charme du livre est dans le mélange de lucidité et de sommeil, de netteté et de nonchalance qui en marque les principales figures. Il semble que l'homme le plus éveillé, la jeune femme la plus entreprenante, vive avec un double endormi qui, parfois, se mêle d'agir. Toutes les étrangetés de l'existence viennent de l'intervention de ces somnambules inattendus.

Nous signalerons, pour terminer cette revue des romans, le premier livre de M. Dominique Brejon de Lavergnée, « Le Chœur anachronique » (éditions Gallimard). Ce livre raconte l'histoire d'un jeune amoureux, si timide, si timbu de préjugés, que, faute d'avoir été présenté à celle qu'il aime et qui semble bien l'aimer aussi, il la laisse se fiancer à un autre. L'absurdité de cette situation se développe dans des analyses qui en montrent la fatalité. Prisonnière d'elle-même, captive de sa propre délicatesse, la passion la plus vive ne réussit pas à triompher des convenances où elle s'enfume et on voit le malheureux jeune homme, hôte momentané d'une ville d'eau, tourner en vain autour de celle qu'il ne tient qu'à lui de conquérir, la rencontrer vingt fois par jour inutilement, et enfin la perdre parce qu'inconnu d'elle, la politesse ne lui permet pas de lui adresser la parole. Une sorte d'humour pompeux donne de l'agrément à ce petit ouvrage qui aurait pu être un nouveau commentaire du monde absurde, mais qui n'est que l'image malheureuse d'un cœur anachronique.

Maurice BLANCHOT.